

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 34

Artikel: Un mari pénible : (petite scène de ménage)
Autor: Chappuis, Hermann
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sous le mien en me disant presque à voix basse : « Regarde, il n'y a vraiment que Lausanne qui puisse donner l'exemple de pareilles incongruités. »

En effet, je vis avec une réelle stupéfaction, qu'on avait appliquée contre le bassin, sous le nez et les yeux des personnes qui vont à la fontaine, tout à côté de la fenêtre des cuisines de l'hôtel, et bien en vue des nombreux passants qui montent de la gare, certaine construction en ciment, dont on me dispenserai de décrire l'usage, et que partout ailleurs on cherche à dissimuler.

Quelles sont les personnes qui fréquentent ordinairement les fontaines publiques ? Des mères de famille, des jeunes filles, des bonnes, etc. Si ces jeunes filles avaient l'agréable surprise de renconter là, comme Rebecca, quelque aimable Elihéser, qui lui dise : « Donne-moi à boire, je te prie, un peu d'eau de ta cruche, » et qu'ensuite de cette simple entrevue, il la demandât en mariage pour son jeune maître, la fontaine, il faut l'avouer, aurait un attrait bien agréable.

Mais au Petit-Chêne les choses ne se passent point ainsi ; la fontaine, et notamment son malheureux appendice, éloignent tout ce qui a de la vue et de l'odorat. Il suffit, du reste, pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil en passant sur cette déplorable innovation, à laquelle il serait inutile de chercher à remédier par une modification quelconque : Il faut qu'elle disparaisse entièrement, et le plus tôt possible.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de toute ma considération.

Un habitant de St-François.

UN MARI PÉNIBLE

(Petite scène de ménage.)

LUI. Qui, madame, c'est impatientant ! On a la manie de déranger ma table de travail. Je mets un livre là, on le place là-bas. Je pose un crayon ici, on le porte dans un endroit diamétralement opposé. J'étale une feuille de papier devant moi, et, au moment d'écrire, je m'aperçois qu'on l'a reléguée sous trois ou quatre dictionnaires, les plus gros, madame, pour faciliter probablement mes recherches. J'en ai assez !

ELLE. Mon ami, vous êtes sévère ! Catherine a, en effet, mis de l'ordre sur votre table, et la pauvre fille, n'en sachant pas davantage, a brouillé vos livres. Mais, pour une fois, vous pourriez montrer plus d'indulgence.

LUI. Pour une fois ?... Toute l'année c'est la même chose, que ce soit Catherine ou — permettez, madame, que je le dise — que ce soit vous ! Vous prétendez mettre de l'ordre... et j'y réfléchis... *(d'un ton accentué)* pourquoi de l'ordre ? *(Il croise les bras.)* Auriez-vous la prétention d'insinuer que mon cabinet de travail est sens dessus dessous ? Que, moi, votre mari, je vis dans un cahos perpétuel ? Que je me respecte assez peu pour passer ma vie dans un nid de poussière ? Ah ! madame mon épouse, vous oubliez, ce me semble, les principes d'éducation et de civilité que vous a inculqués madame votre mère ! *(Tragiquement.)* Vous oubliez que, devant l'autel de l'hyménée, vous avez promis de respecter celui qui vous donnerait son nom ! *(se frappant la poitrine.)* Moi, madame !... *(Avec conviction.)* Il est profondément triste pour un homme honnête et juste, car j'ai, nonobstant vos insinuations perfides, la prétention de l'être, il

est profondément navrant de se voir méconnu à tel point par son entourage le plus intime !

ELLE. Mon ami !... mon ami !... De qui donc parlez-vous ? Pour un méchant petit livre que vous ne trouvez pas en place, vous m'accusez de vous manquer de respect. Mais, monsieur, vous êtes un homme d'ordre, je le sais mieux que personne, et plus que personne je vous respecte, vous le savez aussi ! Et pour ce petit livre....

LUI *(interrompant et glacial).* Assez, madame, assez ! Je puis supporter l'injustice, je ne puis tolérer l'ironie et le sarcasme. *(Appuyant sur le mot.)* Ce petit, pe.... petit livre, comme vous lappelez, est le fruit de mes études et de mon travail. *(Avec explosion.)* Ah ! c'en est trop, madame ! Après avoir méprisé l'homme dans son caractère, vous le bafouez dans son talent ! *(Il se promène avec agitation.)*

ELLE *(suppliante).* Monsieur, laissez-moi m'expliquer, je....

LUI *(interrompant).* Vous l'écrasez dans son œuvre ! ELLE. Mon ami, vous vous trompez !

LUI. Vous le soufflez dans son génie !

ELLE. J'ignorais que ce livre fut le vôtre....

LUI *(souriant méchamment).* Vous l'ignoriez ? Et vous souligniez : ce pe... petit livre ! Oh ! j'ai compris, madame, très-bien compris !

ELLE. Mon ami, je vous jure que je ne le savais pas. Comment l'aurais-je deviné ? Vous ne me l'aviez pas dit. Revenez à de meilleurs sentiments, Léon ! Vous êtes bon ! Pourquoi vous faire méchant ! *(Avec calinerie.)* Vous n'aimez plus votre petite femme.

LUI *(bourru).* La comédie ! Je connais cela ! *(Imitant sa femme.)* Léon, mon Léon ! Revenez à de meilleurs sentiments. Vous êtes bon ! Pourquoi vous faire méchant ? C'est clair ! c'est transparent ! c'est moi qui ai les torts ! c'est toujours ainsi. On bouleverse mon cabinet de travail.... j'ai tort ! On m'invective dans ce que j'ai de plus précieux, et j'ai encore tort, toujours tort, tort partout ! Revenez à de meilleurs sentiments ! Mes sentiments sont excellents, madame ; je me plains parce que j'ai le droit de me plaindre, et voilà tout. Je me.... *(S'arrêtant subitement.)* J'ai une bête sur le cou, probablement une araignée et une grosse..... brrr... brrr... quelles pattes ! *(Madame prenant son mouchoir.)* Non ! c'est un papillon de nuit. Ne bougez pas, mon ami, je vais vous le prendre. *(Encore émotionnée, elle s'y prend mal et le papillon tombe dans le col de la chemise.)*

LUI. Morbleu ! madame, vous me l'avez fourré dans le dos ! Ah ! c'est une plaisanterie que je ne pardonne pas !

ELLE *(tenant son mouchoir fermé dans la main).* Mais, mon ami, je le tiens.

LUI *(toujours plus furieux).* Vous ne tenez rien du tout ! Vous me l'avez fourré dans le dos ! morbleu ! je le sens bien ! Ah ! ah ! ah ! C'est une très-vilaine farce, madame ! On ne se joue pas ainsi de... oh ! oh ! oh ! comme il se cramponne... d'un homme tel que moi ! Tenez, il est là ! *(Madame tirant le col.)* Je le vois. *(Elle fait tous ses efforts pour le prendre.)*

LUI. Ah ! mille millions de cartouches de dynamite ! Vous l'avez encore plus enfoncé, madame ! Je l'ai au milieu du dos maintenant. C'est insoutenable ! vous avez une façon de faire souffrir vos alentours bien réussie, madame. J'avais sacrifié jusqu'à cette heure tout ce qu'il était possible de sacrifier, tranquillité, bonheur, amour-propre, tout, madame, mais il est une chose que je ne puis pourtant pas perdre.... ma dignité ! Or, je n'admet pas qu'une femme traite son mari comme un écolier son camarade, et je n'admet pas votre plaisanterie du papillon de nuit. La coupe était pleine, elle déborde !

ELLE *(suppliante).* Mon ami, vous divaguez. Moi, vous

mettre exprès ce papillon dans le dos? Vous me tenez pour bien sotte!

LUI (*froidement.*) Madame, c'est inutile d'insister! Je sais comment les choses se sont passées! Je crois que j'assisstais à la scène, puisque j'ai encore cet affreux animal qui me laboure les côtes et me téstanise les muscles du dos! Le moment de nous séparer est arrivé! Nous y aviserons! Adieu, madame! (*Il sort.*)

ELLE (*tombant sur un canapé.*) Sainte Vierge, ma patronne, ayez pitié de moi!

HERMANN CHAPPUIS.

Lo razârè dè Cuarny.

Cuarny est on galé veladzo dão coté dè Pomy, iò lài a tant dè cerisès qu'on ein porrâi pomblia tot lo canton dè Vaud. Mâ clliâo bravès dzeins sant esposâ à n'on rudo dandzi, et se vegrant à châotâ on momeint, n'est pas dè s'étré gonelliâ dè cerisès, mâ dè cein que Cuarny est su 'na fornése que bournè pè dézo la terra et que porrâi bin lào férè 'na balla farça se le vegrâi à châotâ cōumeint 'na fougasse; et l'est adan que cein farâi 'na balla écllierbotâie, se tot lo territoire, dzeins, bitès, prâ, tsamps, bou et mâisons allâvant prévolâ tanquiè dein lo lé et la Meintua!

On éstrandzi dão défrou qu'étai z'u pè Cuarny ne volliâvè pas crairè que lài aussè dâi sourcès dè fû per lé, que portant n'ia rein d'asse veré, kâ ne lài sein z'u l'autro dzo et on brâvo maîtrè cherpentier no z'a menâ à 'na plièce iò l'a fé on perte ào bet dè 'na tsenévâire, avoué on baton dè coudrâi, et m'ein-lévine se n'a pas fotu lo fû à cé perte ein frotteint n'allumetta su son tiu dè tsaussès, qu'on arâi de on borni dè fû, iò n'ein allumâ noutrès pipès (*historique*).

Adan, po ein reveni à ci gaillâ que ne volliâvè pas cein crairè, dou ào trâi malins coo lo lài minant 'na demeindze matin, et coumeint lo lulu arâi volliu sè férè razâ, se desâi, se lài avâi z'u on razârè pè Cuarny, lè z'autro lài diant: veni pi, lo razârè lài est justameint, et vo volliâi prâo vairè se n'est pas tot bon!

— Voutron razârè! se repond lo gaillâ, c'est coumeint voutron fû: vu le vaire po le craire!

Ye vant, et on iadzo lé, fotant lo fû ào perte et lo couvrant avoué 'na tiola sein que l'estaffié aussè rein vu, après quiet lài diant dè doutâ la tiola. L'autro, que crâi adi que tot cosse l'est dâi baliver-nès, sè ellieinnè po découvri lo perte; mâ à l'avi que doutè la tiola: *vouaffe!* lo fû, amouellâ désô la tiola lài châotâ à la frimousse, l'éborniyè à mâiti et lài soupliè la barba et la tignasse, que lài est pas restâ on pâi à sa mourtache. Lo pourro diablio, que sè crayâi fotu, criâvè ein âide miséricorde, et lè z'autro que reccaffâvant à sè teni lo veintro, lài fant:

— Eh bin! qu'ein dites-vo; n'est-te pas tot bon?

— Quiet, repond l'autro, tot eimbetâ.

— Lo razârè dè Cuarny!

Histoire d'un diamant. — Nous empruntons à un récent travail sur les diamants, les détails suivants relatifs à l'un des plus célèbres, le fameux *Sancy*:

Volé à la bataille de Grandson par un Suisse, qui en dépoilla le cadavre de Charles-le-Téméraire, il

fut vendu pour *deux francs* à un prêtre qui, lui-même, le céda pour *trois francs* à une autre personne; il ne reparut plus qu'en 1589, entre les mains du roi de Portugal, Antoine, qui le donna en gage à de *Sancy*, trésorier du roi de France.

Sancy en devint le propriétaire moyennant un versement de 100,000 livres tournois, qu'il versa dans les caisses royales; un de ses descendants, sur la demande d'Henri III, l'expédia à ce monarque; mais le porteur, qui devait le remettre au roi, fut assassiné, après avoir eu le temps, cependant, d'avaler le diamant.

La pierre fut retrouvée dans son estomac et rentra en possession de la famille des *Sancy*. Quelque temps après, un de ses membres en fit don à Jacques II.

Ce souverain, détrôné et pauvre, le vendit 625 mille francs à Louis XIV.

Volé encore une fois en 1792, il fut vendu en 1835 au grand veneur de l'empereur de Russie, et, depuis cette époque, il fait partie de la riche collection qui appartient aux Demidoff.

Le *Sancy*, taillé d'une façon particulière, est d'une très belle eau, d'une forme un peu moins épaisse, surchargé de facettes avec deux taches peu étendues; il pèse 33 carats et a été, en 1791, estimé un million.

Le *Figaro* raconte cet épisode de la vie de M. Delyannis, l'ex-premier ministre de Grèce et le grand amateur de chiens :

Il faisait un jour, sur un bateau à vapeur, la traversée du Pirée à Constantinople, accompagné de son beau dogue, qui ne le quitte jamais. Tout à coup, le chien tombe à l'eau.

— Renversez la vapeur! Arrêtez! crie M. Delyannis au capitaine.

— Impossible! répond celui-ci, je ne puis m'arrêter que dans le cas où un homme tomberait à la mer.

— Parfaitement, répliqua M. Delyannis, qui, d'un bond, sauta dans l'eau pour rejoindre son chien.

Le navire s'arrêta et l'homme et le chien furent retirés de l'eau sains et saufs.

Un des rédacteurs du *Siècle*, en villégiature à Annecy, écrit à ce journal :

« Nous ferions bien, nous autres Français, de visiter plus souvent cette Savoie qui est à nous et que nous connaissons trop peu. On vante la beauté du lac de Genève; il a été célébré par je ne sais combien d'écrivains, et les touristes de tous les pays du monde s'y donnent rendez-vous; à dire ma pensée sans ambage, je préfère de beaucoup le lac d'Annecy au lac de Genève. Genève, Vevey ou Montreux, c'est encore la lumière du Nord; c'est la Suisse avec sa couleur crue, ses forêts noires de sapins, ses montagnes colossales et couvertes de neige éternelle, sa verdure brutale, qui explique si bien que la Suisse n'ait jamais produit un grand peintre. Le lac d'Annecy, au contraire, c'est déjà la nature du Midi; l'air est plus pur, plus limpide, plus léger; les lignes des montagnes sont plus